

Documentaire: «Les Bas-Fonds» de Denise Gilliland - 20h25 - TSR2

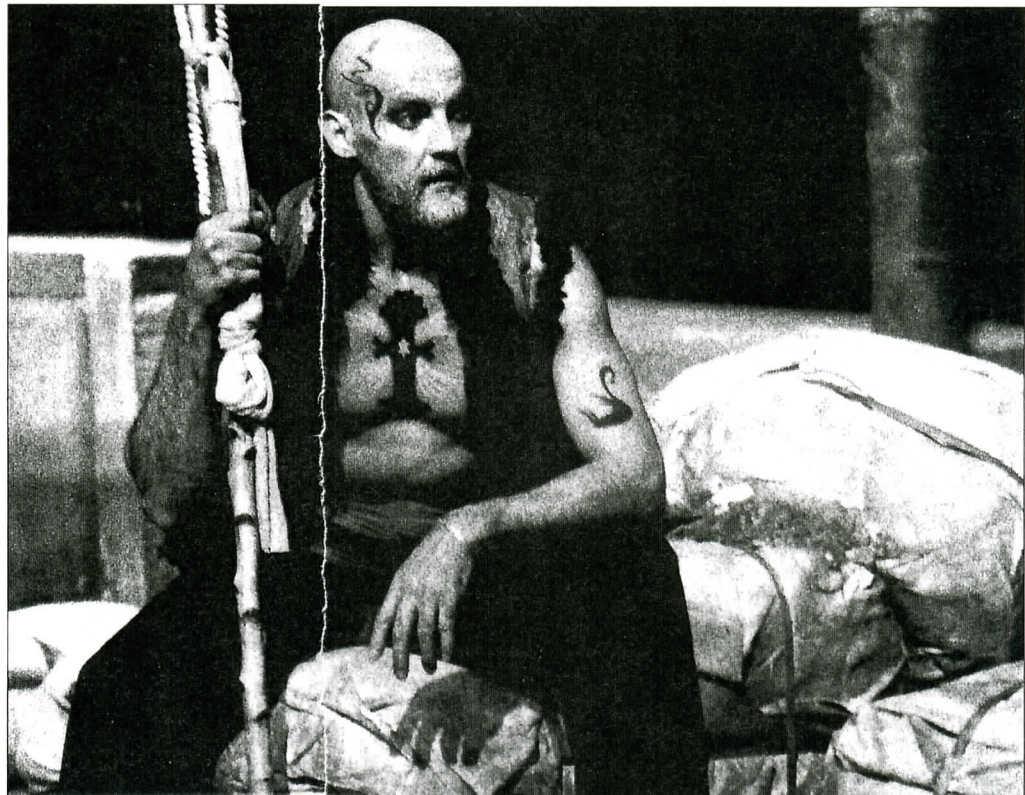
Un théâtre de la vie

Cette belle expérience, filmée à Paris par une cinéaste suisse, met en scène des sans-abri, dans un texte de Maxime Gorki qui fait écho à leur situation réelle

● Nadine Richon

«**J'**aimerais sortir de moi-même et que ma vie après soit quand même plus agréable...» Cette citation de l'une des comédiennes les plus modestes d'une étonnante distribution résume assez bien les espoirs à la fois réels et tenus qui nourrissent la troupe des sans-abri réunie par le metteur en scène Serge Sandor autour du drame écrit en 1902 par Maxime Gorki, «Les Bas-Fonds».

Cette expérience théâtrale, qui commence par une réunion de chômeurs et se termine avec les mêmes personnes un an plus tard sur la prestigieuse scène parisienne du Théâtre national de Chaillot, a été suivie par la cinéaste suisse Denise Gilliland. Son film se présente comme un beau témoignage de ces heures de travail, de doutes, de confessions pudiques, de révoltes et d'émotions. «Je voulais montrer des gens comme vous et moi, raconte la cinéaste. Ils sont dans la détresse, dans la rue, mais ils ont eu un travail, ils étaient mariés parfois. Leur vie privée, c'est toujours la même histoire. Ils ont tout perdu. Les filmer dans le cadre de cette expérience théâtrale apportait autre chose, leur rendait aussi une certaine dignité.» Face à la caméra, quelques-uns résistent, d'autres se confient, ouvrent une partie de leur jardin secret. On suit ainsi Jean-Paul, un ancien photographe, dans le parc où il trouve refuge loin des errances urbaines et des foyers sociaux bondés. «Je suis fourni en poissons et par là il y a des lapins, je mange. Nous sommes dans mon jardin et vous êtes mes invités. Bienvenue!» D'autres exhibent leurs maigres affaires, le texte de la pièce à jouer soigneusement rangé dans une fourre ou une mallette. Le film ressemble parfois à une salle d'école, quand le metteur en scène demande qui a lu le livre dans son intégralité. Les difficultés de lecture sont parfois criantes. «En au-



Jean-Paul, ancien photographe, un des protagonistes de la troupe de sans-abri réunie par le metteur en scène Serge Sandor autour du drame écrit par Gorki en 1902. «Les Bas-Fonds».

cun cas nous ne limitons nos ambitions esthétiques et artistiques pour la création d'une œuvre théâtrale dans un milieu marginalisé», relève Serge Sandor, qui a notamment monté une pièce avec des prisonniers de Bochuz.

Les mots de Maxime Gorki, parfois criés dans le métro au point de gommer les frontières entre la vie et le jeu, font directement écho à la détresse réelle des comédiens et à leur expérience présente où ils puisent une force nouvelle. Il faut voir un acteur hurler sur le quai de la station Nation: «C'est un alcool, mon patron!» Comme si le texte d'un autre offrait à ces déclassés la possibilité de se libérer. «Ma vie est en train de basculer», confie un protagoniste, heureux d'exhiber

un réveil comme signe extérieur de réinsertion. Un autre ne cache pas sa joie d'être passé chez le coiffeur. La caméra saisit ces petits riens souriants ou capte la violence qui s'exprime inopinément contre autrui, soi-même ou la société incarnée par d'impuissantes assistantes sociales. Le metteur en scène s'interpose parfois, explique aux répondants sociaux que «certains ne veulent pas être dans des foyers mais dans la rue ou bien dans un duplex sur les quais de la Seine!»

Le film ne donne pas toutes les clés mais laisse deviner des situations, alignant les personnages au risque de nous perdre en chemin. «Ce n'est pas un documentaire sur la rue, argumente la cinéaste. Et nous ne pouvions pas non plus dé-

crire tous les itinéraires. Dans ce groupe, certains étaient parfois très agressifs avec la caméra. La limite de ce film a été posée par la pudeur des protagonistes eux-mêmes.» Le spectateur saisit pourtant une certaine évolution des personnages, voire une quasi-métamorphose pour quelques-uns. Pour tous, en réalité, lorsque le texte de Gorki fuse sur la scène de Chaillot et que le public applaudit comme au théâtre, le vrai, le seul, celui qui parle de la vie. Et le lendemain? Là encore, il faut capter des signes. Une femme évoque le courage puisé dans cette expérience, un homme se réjouit d'avoir découvert un sentiment nouveau, la confiance dans les autres. Modestes signes d'espoir.